

CITIZEN

Arthur Bernède

BLIE

# JUDEX



AN CINÉ par Arthur BERNÈDE

## **Sommaire**

### **PREMIER ÉPISODE : L'ombre mystérieuse**

Chapitre I : LE CHEMINEAU DU DESTIN

Chapitre II : LE MESSAGE MYSTÉRIEUX

Chapitre III : LE MARCHAND D'OR

Chapitre IV : ET LORSQUE DIX HEURES SONNÈRENT

Chapitre V : JACQUELINE

Chapitre VI : LE DOSSIER RÉVÉLATEUR

Chapitre VII : L'ARGENT INFÂME

Chapitre VIII : VERS L'INCONNU...

### **DEUXIÈME ÉPISODE : L'expiation**

Chapitre I : LA MAÎTRESSE DE PIANO

Chapitre II : LE « ROI DU COTILLON »

Chapitre III : SINGULIERS PERSONNAGES

Chapitre IV : LE VERDICT

Chapitre V : AU CALLYX-BAR

Chapitre VI : DIANA MONTI

Chapitre VII : LES DEUX PIGEONS

### **TROISIÈME ÉPISODE : La meute fantastique**

Chapitre I : VIDOCQ

Chapitre II : DIANA, MORALÈS ET CIE

Chapitre III : L'HONNEUR... OU RIEN

Chapitre IV : VISITEURS INATTENDUS

Chapitre V : AU-DESSUS DE LA HAINE

### **QUATRIÈME ÉPISODE : Le secret de la tombe**

Chapitre I : PIERRE KERJEAN

Chapitre II : FACE À FACE

Chapitre III : LE CERCUEIL VIDE

Chapitre IV : UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

Chapitre V : L'OBSESSION

Chapitre VI : LE GUET-APENS

CINQUIÈME ÉPISODE : Le moulin tragique

Chapitre I : EST-CE UN CRIME ?

Chapitre II : L'AMBULANCE URBAINE

Chapitre III : AU BORD DU GOUFFRE

Chapitre IV : LE PARDON DU FORÇAT

Chapitre V : LE JUSTICIER PEUT VENIR

SIXIÈME ÉPISODE : Le même Réglisse

Chapitre I : OÙ LE VOILE SE DÉCHIRE

Chapitre II : LE CRIME EN MARCHE

Chapitre III : LES DEUX FRÈRES

Chapitre IV : LE FRISSON DE LA PEUR ET CELUI DE L'AMOUR

Chapitre V : LES EXPLOITS DU MÔME RÉGLISSE

SEPTIÈME ÉPISODE : La femme en noir

Chapitre I : L'ÉPOUSE

Chapitre II : LA MÈRE

Chapitre III : LA VEUVE

Chapitre IV : LE FILS

Chapitre V : LE PETIT-FILS

HUITIÈME ÉPISODE : Les souterrains du Château-Rouge

Chapitre I : LUI !

Chapitre II : L'ÉTERNELLE DALILA

Chapitre III : LES OISEAUX DE NUIT

Chapitre IV : LE NEZ RÉVÉLATEUR



Chapitre V : UNE MANŒUVRE HARDIE  
NEUVIÈME ÉPISODE : Lorsque l'enfant parut  
Chapitre I : LA VILLA DES PALMIERS  
Chapitre II : JACQUES ET JACQUELINE  
Chapitre III : LE BELVÉDÈRE  
Chapitre IV : GRAND-PÈRE  
Chapitre V : UN PLAN INFERNAL  
DIXIÈME ÉPISODE : Le cœur de Jacqueline  
Chapitre I : OÙ VALLIÈRES REPARAÎT  
Chapitre II : LA BAIGNEUSE  
Chapitre III : LA VÉRITÉ  
Chapitre IV : LE RENDEZ-VOUS  
Chapitre V : LE GUET-APENS  
ONZIÈME ÉPISODE : L'ondine  
Chapitre I : À BORD DE L'AIGLON  
Chapitre II : MENSONGE ET VÉRITÉ  
Chapitre III : LA FIANCÉE DE COCANTIN  
Chapitre IV : LA REVANCHE DE L'HONNEUR...  
Chapitre V : JUDEX !  
DOUZIÈME ÉPISODE : Le pardon d'amour  
Chapitre I : LES ANGOISSES DE COCANTIN  
Chapitre II : VERS LA GRANDE ÉPREUVE  
Chapitre III : RÉDEMPTION  
Chapitre IV : COCANTIN SAUVETEUR  
Chapitre V : L'ABSOLUTION  
ÉPILOGUE

# **PREMIER ÉPISODE**

## **L'ombre mystérieuse**

### **I**

#### **LE CHEMINEAU DU DESTIN**

Sur les bords de la Seine, entre Mantes et Bonnières, presque en face du château des Sablons, dont la silhouette imposante se dessine somptueusement au milieu des frondaisons d'un parc immense, un chemineau, au visage ravagé par la fatigue et la misère, examinait d'un air sombre un vieux moulin, jeté sur un des bras du fleuve et qui, depuis longtemps abandonné, disparaissait aux trois quarts sous un inextricable fouillis de vigne vierge et de lierre.

Bientôt, un sanglot douloureux secoua la poitrine du vagabond.

- Dire que tout cela a été à moi ! s'écria-t-il. Ma pauvre femme !... mon fils... tout mon passé... tout mon bonheur ! Mieux vaudrait en finir tout de suite... Mais je n'ai pas le droit de me tuer. J'ai mon fils à sauver... Mon fils !... Allons, courage !... Il le faut... Oui, courage ! ! !

Après avoir enveloppé d'un regard noyé de larmes ce coin agreste qui éveillait en lui de si poignants souvenirs, l'inconnu traversa la route, s'arrêta devant une grille monumentale dont les dorures étincelaient sous les rayons d'un clair soleil de juin et se mit à contempler, à travers les

barreaux, avec une sorte d'avidité farouche, les allées aux cailloux fins, les pelouses émaillées de fleurs rares, les belles statues toutes blanches, et la demeure vraiment princière devant laquelle, dans un vaste bassin de marbre, des cygnes nageaient majestueusement, parmi le jaillissement svelte et continu d'un jet d'eau digne du palais de Versailles.

Au lointain, c'était le murmure d'un orchestre au rythme enveloppant et tendre ; et dans l'intervalle des bosquets, des couples, tout de jeunesse et d'élégance, tournoyaient enlacés en une danse de printemps et d'amour.

Les larmes du chemineau s'étaient séchées.

Maintenant, ce n'était plus du désespoir que reflétaient ses yeux... c'était une haine grandiose, superbe, qui donnait à ses traits une expression de noblesse en même temps que de mystère et le faisait ressembler à quelque envoyé du destin venu pour troubler la fête.

Un homme d'un certain âge, à la barbe et aux cheveux blancs, d'allure distinguée, mais d'apparence frêle et délicate, s'approcha, demandant au vagabond, sur un ton de bienveillante pitié.

- Que voulez-vous, mon brave ?

- Parler au banquier Favraux.

- M. Favraux est très occupé... Je suis son secrétaire... et je puis peut-être...

Tirant de sa poche une pièce d'argent, Vallières la tendit au vagabond qui protesta aussitôt avec une énergie farouche :

- Je ne demande pas l'aumône... je vous répète qu'il faut que je parle à M. Favraux.

Comprenant qu'il se heurterait à une volonté inébranlable, Vallières s'en fut rejoindre le banquier.

À l'écart de ses invités, dans un discret berceau de verdure d'où l'on apercevait un panorama splendide auquel, presque au premier plan, le vieux moulin aux trois quarts ruiné ajoutait une note charmante et pittoresque, Favraux se penchait amoureusement vers une fort jolie personne à la mise très simple et au maintien réservé.

- Monsieur..., annonça le secrétaire, il y a devant le portail un homme que je ne connais pas, et qui insiste vivement pour vous voir.

Avec un geste d'impatience, M. Favraux dont la maturité robuste, la sobre élégance, le visage glabre et le regard d'acier en faisaient le prototype de nos grands marchands d'or modernes, demanda sèchement :

- Quel est cet individu ?

- Un chemineau... monsieur.

- Un chemineau !... et c'est *pour ça...* que vous me dérangez ?

- Ce malheureux paraît très excité ; et j'ai craint qu'il ne se livrât à quelque extravagance.

À ces mots, un nuage rapide passa sur le front du banquier... Puis, tout en enveloppant d'un regard de passion violente la très séduisante créature qui se trouvait près de lui, il fit d'une voix dont il s'efforçait d'atténuer la rudesse naturelle :

- Vous permettez... ma chère amie ?

- Je vous en prie..., répliqua la jeune femme en baissant avec modestie ses yeux qu'elle avait noirs et profonds.

Favraux, accompagné par son secrétaire, s'avança d'un pas résolu vers le portail, devant lequel le vieil inconnu attendait, et tout de suite, arrogamment, il interpella :

- Que me voulez-vous, bonhomme ?

Jetant à terre son chapeau de feutre jauni par les intempéries et découvrant un visage torturé par la plus atroce des douleurs, le chemineau s'écria :

- Vous ne me reconnaissez pas ?

- Je ne vous ai jamais vu !

- Je suis Pierre Kerjean.

- Pierre Kerjean ! répéta le banquier, qui ne put réprimer un léger tressaillement.

- Allons, continuait le vagabond, rappelez-vous, monsieur Favraux... J'étais jadis un honnête homme... Je possédais, tout près d'ici, de l'autre côté de la route, un moulin, quelques terres. Je vivais heureux, avec ma femme et mon enfant... Un jour, vous êtes arrivé dans le pays... Vous avez acheté cette propriété des Sablons... Pour agrandir vos domaines, vous m'avez demandé de vous vendre mon bien... Séduit par la somme importante que vous me proposiez, je vous ai cédé... Puis, endoctriné par vos belles paroles, je vous ai confié mon argent... Alors, non seulement vous m'avez ruiné, mais vous êtes cause que je me suis laissé entraîner, moi un brave homme, à des spéculations hasardeuses et même à des actes malhonnêtes...



Seulement, je n'ai pas eu autant de chance que vous... Je me suis fait prendre... tout de suite... c'était fatal !... J'ai été condamné à vingt ans de travaux forcés... Ma femme est morte de douleur et de honte... Et je ne suis sorti du bagne que pour apprendre, à la mairie de ce village, que mon fils, laissé seul, livré à lui-même, était devenu un scélérat !...

- Et après ? bravait insolemment le banquier qui s'était ressaisi.

- Je ne vous réclame pas d'argent..., poursuivit le vieux. Je ne veux même pas me venger... J'exige simplement que vous m'aidiez à retrouver mon fils et à le sauver !

- Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

- Tu ne sais pas ! rugit le chemineau en avançant le poing à travers les barreaux... Tu es donc encore plus misérable que je ne le pensais ?

- Si vous avez des droits à faire valoir, adressez-vous à la justice.

- La justice ! ricana l'ex-forçat. Ah ! je la connais, la justice ! Pendant vingt ans, elle a fait de moi un damné, tandis que toi, le vrai, le principal coupable, tu continuais à t'enrichir avec le bien des autres, accumulant sur ton passage toutes les ruines et tous les désastres ! Et quand je viens te réclamer un peu de pitié... tu me dis de m'adresser à la justice ! Tu veux donc m'écraser jusqu'au bout ?... Ah ! c'est lâche ! c'est abominable ! Puisqu'il en est ainsi, le peu de temps qui me reste à vivre, je veux le consacrer à te haïr ! Oui, chaque jour et à chaque heure, tu me verras me dresser devant toi, reproche vivant de tes crimes et de tes infamies !... Tu m'entendras te crier : « Tu n'es qu'un voleur et un bandit ! »

Tandis que Favraux, haussant les épaules d'un air méprisant, s'éloignait de la grille, et que Vallières avec des paroles pleines de mansuétude et de pitié s'efforçait de calmer la colère du vieux Kerjean, celui-ci eut un dernier rugissement :

- Sois maudit, banquier Favraux, sois maudit à jamais !

Puis, ramassant son chapeau et remontant sa besace, il reprit sa route... tout en grinçant entre ses dents :

- Je me vengerai... oui... je me vengerai !

Cet effort l'avait brisé...

À peine eut-il parcouru un demi-kilomètre, qu'il dut s'arrêter... S'effondrant sur un tas de pierres, laissant tomber près de lui son sac et son bâton... la tête entre les mains, il se mit à pleurer, évoquant comme à travers un lointain brouillard les années heureuses... hélas... si vite envolées !

Tout à coup, Kerjean tressaillit...

Le grondement rapproché d'une automobile venait de lui faire redresser la tête.

Un cri rauque lui échappa :

- Favraux !

Sur le siège d'une luxueuse 40 HP, au volant, à cinquante mètres de lui, le vieux Kerjean venait de reconnaître son ennemi.

Alors, affolé de la haine la plus terrible qui eût jamais ulcéré un cœur, il s'élança vers la voiture, en clamant, les

bras tendus en avant :

- Canaille ! Canaille !

Le malheureux, happé par une des ailes du véhicule... tomba sous les roues... tandis que le banquier, qui n'avait même pas appuyé sur la pédale de frein... continuait son chemin, sans s'inquiéter le moins du monde de celui qu'il venait d'écraser et qu'il laissait sur la route blanche, déserte, et bientôt tachée d'une mare de sang.

Presque aussitôt... le vieux Kerjean rouvrit les paupières.

Il eut encore la force de se soulever et d'apercevoir au loin, dans un nuage de poussière, l'auto qui emportait son bourreau, son assassin...

Le regard vitreux, la bouche tordue en un spasme suprême, il retomba en arrière, le visage tourné vers le ciel, et râlant en un cri d'agonie :

- Dieu te punira !... Dieu te punira !...

## II

### LE MESSAGE MYSTÉRIEUX

Dans son merveilleux cabinet de travail du plus pur Empire qui occupait le rez-de-chaussée entier de l'aile principale du château des Sablons, le banquier Favraux, toujours matinal, était déjà depuis plus d'une heure au travail, lorsqu'on frappa discrètement à la grande porte à deux battants qui donnait dans l'antichambre.

- Entrez..., fit le banquier, sur un ton de légère impatience.

Mais aussitôt, son visage s'éclaira.

La jolie femme brune, avec laquelle il causait si intimement la veille, s'avancait, tenant à la main un adorable garçonnet de cinq ans, véritable ange blond, que l'on eût dit échappé d'une fresque du Dominiquin ou d'Andréa del Sarto...

L'enfant, tout de suite, se précipita vers le financier, et, sautant familièrement sur ses genoux, il s'écria :

- Bonjour, bon-papa !

- Bonjour... Jeannot ! répondit Favraux qui, après avoir embrassé le petit, le posa à terre, tandis que ses yeux, brillants de désir, cherchaient ceux de l'institutrice.

Tandis que le bambin se précipitait vers une des larges fenêtres qui donnaient sur le parc, Favraux, avec l'accent de

la passion la plus intense, murmura à la jeune femme qui semblait fort troublée :

- Marie, comme je vous aime !

- Monsieur...

- Je vous adore, et je veux... Oui, je veux que vous soyez à moi.

- Votre maîtresse, jamais !

- Et ma femme ?

- Monsieur Favraux...

- Aussitôt après le mariage de ma fille..., murmurait le banquier.

Mais une voix féminine demandait doucement de l'autre côté de la porte :

- Puis-je entrer, père ?

- Mais oui, maman chérie, répliqua spontanément le bambin en quittant la fenêtre.

Une jeune femme, radieusement jolie, au regard très doux, mais un peu triste, apparut sur le seuil, dans un seyant costume d'amazone qui faisait valoir ses lignes toutes de grâce harmonieuse et de frêle souplesse :

- Bonjour, Jacqueline, lança froidement Favraux.

- Bonjour, père..., répondit la fille du banquier, en s'avançant vers lui et en l'embrassant avec une visible expression de craintive déférence.

- Tu montes à cheval ce matin ? interrogea Favraux.

- Oui..., répliqua Jacqueline... Je m'en vais faire un tour en forêt avec M. de la Rochefontaine.

À ce nom, le petit Jean qui s'était emparé de la main de sa mère interrogea naïvement :

- Dis, maman... c'est vrai que je m'en vais avoir un nouveau papa ?

- Mais oui..., répondit la jeune femme, en rougissant légèrement.

- Comment faudra-t-il que je l'appelle ?...

- Père...

- Est-ce qu'il est aussi riche que bon-papa Favraux ?

Jacqueline, doucement, grondait :

- Mon chéri, ce sont des questions que ne doivent jamais poser les enfants bien élevés... Allons, va... mon petit... va prendre ta leçon avec M<sup>lle</sup> Verdier ; et tâche, surtout, d'être bien sage et bien obéissant.

- Oui, maman... je te le promets.

L'enfant s'en fut avec son institutrice, tandis que Jacqueline soupirait tout en le regardant s'éloigner, avec cette expression de tendresse divine et d'orgueil souriant qui n'appartient qu'aux mères :

- Cher petit ange... comme j'aurais voulu me garder toute à toi !



- Allons, bon ! sursauta Favraux avec nervosité... Te voilà encore avec tes idées ridicules...

- Père... vous m'avez mal comprise... Laissez-moi vous expliquer...

- Tu ne sais pas ce que tu dis ! Tu es stupide, ma fille... stupide !

À cette phrase lancée brutalement, Jacqueline avait baissé le front, tandis que la tristesse grandissait sur son visage.

C'est qu'au milieu de tout le luxe qui l'entourait, Jacqueline n'avait jamais été heureuse...

D'abord, elle avait perdu très tôt sa mère, personne timide, effacée, que Favraux avait épousée aux heures difficiles et qui était morte écrasée par la fortune comme d'autres sont vaincus par la misère.

Puis, au sortir du couvent, son père qui, dans son égoïsme féroce, avait froidement résolu de se servir de sa fille comme d'un nouvel instrument de fortune, la mariait à un jeune ingénieur, Jacques Aubry, dépourvu de tout argent mais dénué de tout scrupule et doué du véritable génie des affaires...

Favraux, qui l'avait discerné entre tous, comptait en faire mieux que son associé, c'est-à-dire son complice. Mais au bout d'un an, Aubry périt dans un accident d'automobile, au cours d'un voyage d'études en Amérique pour le compte de son beau-père... Jacqueline, désireuse d'échapper à une tutelle dont elle avait déjà senti toute l'amertume, résolut de se consacrer entièrement à son enfant. Pendant plusieurs années, le banquier, absorbé en de nouvelles et formidables besognes, ne parut pas disposé à contrecarrer le désir de Jacqueline.

Mais, un jour, ayant senti la nécessité de pénétrer dans le monde aristocratique qui, jusqu'alors, lui était impitoyablement fermé, il attira fort habilement chez lui un jeune gentilhomme royalement fauché, mais en possession de toutes les relations dont le marchand d'or avait besoin pour grandir encore sa clientèle.

En quelques semaines, avec le despotisme d'un tyran devant lequel tout s'incline, Favraux bâcla ce mariage, imposant ainsi une seconde fois sa volonté à la pauvre jeune femme ; et celle-ci, comme la première fois, courba le front devant cette autorité de fer qui lui était toujours apparue comme une force de la nature.

Maintenant, en face de ce père qui n'avait jamais été pour elle qu'un tyran, elle s'effrayait déjà de lui avoir laissé entrevoir un peu du secret douloureux de son cœur ; et elle allait s'en excuser dans toute la timidité de son âme fragile et douce... lorsque le sifflet d'un tube acoustique retentit.

- Voici mon secrétaire, dit Favraux à sa fille. C'est l'heure du courrier... laisse-nous, et va faire ta promenade... Va ! et tâche d'être un peu gaie ce matin au déjeuner.

- Au revoir, père.

- Au revoir !

Jacqueline se retira toute dolente, mais soumise et résignée.

Comme elle passait devant Vallières qui venait d'apparaître et s'effaçait respectueusement devant elle, le banquier lui lança :

- Mes amitiés au marquis !...

Une fois seul avec son secrétaire, il fit en baissant la voix :

- Et cette affaire du chemineau, vous en êtes-vous occupé ?

- Oui, monsieur.

- Ah ! eh bien ?

Vallières, d'un ton posé, expliqua :

- J'ai acquis la certitude que personne ne vous soupçonnait d'être l'auteur involontaire de ce regrettable accident.

- Je préfère cela.

- Quant à Kerjean, quelque temps après votre passage, il a été relevé par des paysans qui l'ont transporté dans une charrette à Mantes, à la clinique du docteur Gortais.

- Il n'a rien dit, au moins ?

- Non, monsieur, *et il ne dira rien.*

- Il est mort ?

- Cette nuit, il est entré dans le coma, sans avoir repris connaissance ; et tout à l'heure, quand j'ai quitté la clinique, il ne donnait plus signe de vie.

- Allons, tout va bien !

Et, désignant le volumineux courrier qu'un valet de pied apportait sur un plateau d'argent, Favraux s'écria :

- Maintenant occupons-nous de choses un peu plus intéressantes.

Tandis que le domestique se retirait, le banquier, s'emparant d'un coupe-papier, commençait à dépouiller sa correspondance lorsque son attention fut attirée par une grande enveloppe jaune sur laquelle une adresse était tracée d'une écriture bizarre, aux caractères gothiques et tourmentés :

*Au banquier Favraux*

*château des Sablons, près Mantes*

*(Seine-et-Oise)*

*Urgente Personnelle*

Le père de Jacqueline, quelque peu intrigué, décacheta aussitôt l'enveloppe et lut à haute voix :

*Non content de ruiner et de déshonorer les gens, il faut encore que vous les assassiniez. Je vous donne l'ordre, pour expier vos crimes, de verser la moitié de votre fortune à l'Assistance publique. Vous avez jusqu'à demain soir, dix heures, pour vous exécuter.*

Le mystérieux message était signé d'un seul nom tracé en grosses lettres rouges et suivi d'un point d'exclamation qui ressemblait à une larme de sang :

JUDEX !

- Judex ! Judex !... répéta Favraux tout surpris...
- C'est un mot latin qui signifie « Justicier », traduisit le secrétaire.
- Oui, oui, je sais.

Et le banquier, d'un air qu'il voulait rendre méprisant, grommela entre ses dents :

- Qu'est-ce que cela veut dire ?

### III

## LE MARCHAND D'OR

Maurice-Ernest Favraux était un de ces caractères qui, soit qu'ils choisissent le bien, soit qu'ils optent pour le mal, deviennent fatalement un très grand homme ou une immense fripouille.

Favraux avait choisi la seconde route, uniquement parce qu'elle devait lui permettre d'atteindre plus facilement et plus rapidement le but vers lequel le portaient ses appétits effrénés.

Il y avait marché à pas de géant.

Fils de modestes négociants du Havre, qui s'étaient saignés aux quatre membres pour lui donner une instruction solide et complétée par plusieurs séjours à l'étranger, il se dit qu'il n'y avait plus guère qu'à la Bourse que l'on peut faire une fortune rapide et brillante.

À dix-huit ans, petit employé dans un établissement de Crédit, à vingt-cinq ans commis principal chez un agent de change, à trente, grâce à l'apport de capitaux importants dont la source était toujours demeurée mystérieuse, il fondait, boulevard Haussmann, la Banque moderne de l'Industrie et du Commerce qui, sous son impulsion vigoureuse, ne tarda pas à prospérer de la façon la plus éclatante.

D'une audace inouïe, d'une souplesse extraordinaire, doué d'une formidable puissance de travail et d'une force



de persuasion incomparable, le marchand d'or avait toujours été assez habile, tout en manœuvrant sans cesse en marge du code, pour ne pas se mettre en défaut contre la loi.

Écrasant impitoyablement ceux qui le gênaient, sacrifiant sans vergogne tous ses complices devenus compromettants ou inutiles, sachant acheter sans marchandage les concours précieux et les silences indispensables, Favraux n'avait pas tardé à se créer dans le marché mondial une situation financièrement et moralement inexpugnable.

Et c'était en plein triomphe, à la veille de la véritable apothéose qu'était pour lui le mariage de sa fille avec le marquis de la Rochefontaine, que venait le surprendre le message mystérieux de Judex.

- Oui... qu'est-ce que cela veut dire ? répétait-il. Est-ce que par hasard cette étrange missive aurait quelque rapport avec mon aventure d'hier ?...

« Pourtant, personne n'est au courant... et vous venez de me dire vous-même, mon cher Vallières, que le vieux Kerjean n'avait pas pu parler. Reste Martial, mon chauffeur... Mais je suis sûr de lui ; il m'est très dévoué. Il tient beaucoup à sa place... en tout cas, s'il voulait me faire chanter, ce garçon qui sait à peine lire et écrire n'irait pas choisir ce pseudonyme latin de Judex.

- Évidemment, approuvait le secrétaire.

- Par conséquent, concluait Favraux, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie à laquelle j'aurais bien tort de m'arrêter.

Puis, il ricana :

- Fichtre, il va bien, ce cher monsieur Judex !... La moitié de ma fortune à l'Assistance publique !... Dites-moi, Vallières, vous qui êtes au courant de la plupart de mes affaires, vous ne soupçonnez pas qui pourrait bien être l'auteur de cette mystification ?

- Ma foi non ! déclara le secrétaire. C'est bizarre tout de même !

- Allons..., s'écria le banquier en affectant un calme parfait... Voilà bien du temps perdu pour des bêtises. Au travail !

Avec une grande tranquillité apparente, Favraux reprit le dépouillement de son courrier, dictant les réponses à son secrétaire d'une voix toujours impérieuse, mais où, par instants, il y avait un peu de tremblement, indice d'une sourde et vague inquiétude.

Quand il eut terminé, tandis que Vallières se retirait dans son bureau pour rédiger les réponses, le marchand d'or devenu tout à coup inquiet, nerveux, laissa échapper d'une voix angoissée :

- C'est égal ! je donnerais bien dix mille francs pour savoir ce que c'est que ce Judex !

Quels n'avaient pas été la joie et l'orgueil de M. Cocantin, le récent héritier et successeur de M. Ribaudet, directeur de l'Agence Céléritas, 135, rue Milton, en voyant entrer dans son bureau, M. Favraux, l'un des rois de la Finance européenne !

Mais, bien plus grande encore fut sa surprise lorsque le banquier, sur ce ton bref, hautain, qui le caractérisait, lui déclara :

- Monsieur, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de demander à votre prédécesseur certains renseignements confidentiels... J'ai toujours été très satisfait de ses services. J'espère qu'il en sera de même avec vous.

Et, tendant au détective privé le message de Judex, Favraux ajouta :

- Je viens de recevoir cette lettre. J'ai la conviction qu'elle est l'œuvre d'un mauvais plaisant. Mais comme je n'aime pas que l'on se moque de moi, je vous prie de faire l'impossible pour en démasquer promptement le signataire ; car je tiens à lui prouver qu'on ne s'attaque pas impunément à un homme de mon envergure.

- Cher monsieur, répliqua Cocantin, ravi de l'aubaine, veuillez me confier ce papier.

Et, avec l'ardeur d'un débutant, il déclara d'un air de confiance présomptueuse :

- Je me fais fort... avant vingt-quatre heures, d'établir l'identité de votre mystérieux correspondant.

- Je vous remercie.

- Où devrai-je, monsieur, vous faire parvenir le résultat de mon enquête ?

- Demain, je ne quitterai pas mon château des Sablons, où je donne le soir un grand dîner... Peut-être pourrez-vous me téléphoner ?

- Oh ! pas de téléphone, monsieur, je vous en prie !

« Si la prudence est la mère de la sûreté, le téléphone est l'ennemi de la police. Je viendrai donc vous apporter moi-

même le fruit de mes recherches.

- C'est entendu.

Lorsque le lendemain, à deux heures précises, le directeur de l'Agence Céléritas arriva au château des Sablons, il fut immédiatement introduit dans le cabinet du banquier.

Celui-ci l'attendait avec une certaine impatience.

En effet, depuis qu'il avait reçu cette lettre signée Judex, bien qu'il s'efforçât de réagir avec son énergie habituelle, Favraux ne cessait de sentir grandir en son esprit la sourde et instinctive inquiétude qui s'était emparée de lui aussitôt que son regard s'était arrêté sur l'enveloppe.

Bien des fois, il avait reçu des missives anonymes contenant de pareilles menaces... Et toujours, en haussant les épaules, il les avait jetées au panier, sans y prêter la moindre attention.

Pourquoi celle-ci lui causait-elle une impression aussi désagréable ? Pourquoi, involontairement, tremblait-il chaque fois que ses doigts rencontraient l'étrange papier ?

Pourquoi... rien que ce mot « Judex », suffisait-il à le plonger dans un trouble tel qu'il n'en avait jamais ressenti ?

Le banquier avait beau faire appel à toute sa raison, analyser les sensations qui l'agitaient, interroger sa mémoire, qu'il avait prodigieuse, il n'obtenait de lui-même aucune explication plausible, aucune réponse satisfaite... Et malgré tous ses efforts pour se dégager de cette hantise pénible, de cette obsession qui finissait par devenir douloureuse, il se sentait de plus en plus gagné, envahi par une sorte de mystère, inexplicable autant qu'inattendu.

À chaque instant, sans qu'il le voulût, il se surprenait en train de murmurer :

- Judex... Judex... qu'est-ce que cela veut dire ?...

Il avait l'impression qu'un poids très lourd pesait sur ses épaules et qu'il en serait ainsi tant qu'il n'aurait pas déchiffré cette énigme.

Aussi, lorsqu'il vit apparaître Cocantin, une lueur d'espoir brilla en ses yeux. Et ce fut avec un accent de cordialité sympathique qu'il interrogea.

- Eh bien, monsieur Cocantin, avez-vous quelque chose de nouveau à me raconter ?

Le détective privé, qui n'avait pas découvert le plus petit indice capable de le mettre sur le chemin de la vérité, se crut cependant obligé de bluffer.

- Vous pouvez être tranquille, cher monsieur, absolument tranquille... Dans vingt-quatre heures, et même avant, j'aurai certainement démasqué ce Judex.

Mais un valet de pied apportait le courrier de l'après-midi.

Et le détective se préparait à se retirer lorsqu'il vit le banquier, visiblement troublé, se dresser d'un seul mouvement, et ordonner d'un accent impératif à son domestique qui se retirait :

- Qu'on me laisse seul avec monsieur, et que personne ne me dérange.

Cocantin venait de constater que Favraux tenait dans ses mains une grande enveloppe jaune semblable à celle qui contenait le premier message de Judex.

Le banquier la décacheta nerveusement.

Puis il lut, scandant chaque mot, chaque syllabe :

*Si ce soir avant dix heures, vous n'avez pas versé à l'Assistance publique la moitié de votre fortune mal acquise, ensuite, il sera trop tard. Vous serez impitoyablement châtié.*

JUDEX !

Cocantin crut devoir souligner en un sourire gouailleur :

- La plaisanterie continue.

- Mais moi, gronda le banquier en fronçant les sourcils, je trouve qu'elle a suffisamment duré !...

- Ne vous fâchez pas... monsieur Favraux..., suppliait Cocantin... Le coupable est peut-être plus près d'ici que nous le pensons. Je vais me livrer tout de suite à une inspection très sérieuse de votre maison et de ses alentours. Et je ne doute pas un seul instant que ce sinistre farceur ne tombe bientôt en mon pouvoir.

Cocantin, qui avait placé la seconde missive de Judex dans son portefeuille, à côté de la première, s'écria, en regardant d'un air protecteur le grand financier dont les yeux brillaient d'une flamme sombre :

- Rassurez-vous, monsieur... je veille !

Demeuré seul, le banquier se laissa tomber sur son fauteuil comme s'il eût été frappé d'un mal soudain ou saisi d'une profonde épouvante.



C'est que depuis un moment, il voyait devant ses yeux, et sans pouvoir s'en débarrasser, l'énigmatique signature, les lettres rouges, le mot terrible... Judex !... Judex !... que suivait le point d'exclamation sanglant et si ressemblant à une étrange et lancinante menace !

Le financier évoquait toutes les ruines qu'il avait accumulées autour de lui, tous les désastres qui avaient marqué chacune de ses ascensions vers la fortune, tous les cadavres qu'il avait laissés sur son chemin !

En proie à une terreur irrésistible, il se sentait envahi par l'intuitif pressentiment qu'il ne s'agissait plus, ainsi qu'il l'avait cru d'abord, d'une de ces farces stupides, comme en inventent les envieux ou les mauvais plaisants... mais d'un danger terrible qui l'enveloppait peu à peu d'une atmosphère de mystère et de mort...

Et cette question angoissante, terrible, se posa à son esprit :

- Si c'était vrai ?... Si réellement, parmi mes victimes, l'une d'elles se relevait... furieusement, implacablement révoltée... et me déclarait dans l'ombre une guerre atroce et sans merci ? La moitié de ma fortune ! songeait Favraux, dans le désarroi de tout son être... La moitié de ma fortune !... Si je cède, je suis perdu ! Tout le reste y passera !... Non, non ! c'est impossible... Je ne veux pas !... Et pourtant !...

Alors il eut l'impression affreuse qu'une main invisible le serrait à la gorge cherchant à l'étouffer, à l'étrangler...

Un cri rauque lui échappa :

- Marie !

L'image de la jeune institutrice aux yeux noirs, d'un noir d'enfer venait de lui apparaître en une vision de volupté indicible.

À la pensée de la femme tant désirée, il se ressaisit.

- Céder à une pareille injonction, se dit-il, ce serait une lâcheté, une folie ! Si vraiment cet ennemi existe... mieux vaut l'attendre de pied ferme... accepter le défi... engager la bataille.

Galvanisé par sa passion pour Marie Verdier, brave de toutes ses luttes passées, audacieux de tous les crimes impunis, conscient de la force indomptable que lui donnaient à la fois sa puissance acquise et sa volonté victorieuse, il s'écria :

- Maintenant, je ne te crains plus et j'accepte la lutte !... Eh bien, à nous deux, Judex !... Qui que tu sois, nous verrons bien si tu es de taille à m'abattre.

## IV

### ET LORSQUE DIX HEURES SONNÈRENT

Les salons du château des Sablons, ornés à profusion des fleurs les plus belles, tout étincelants de lumière et d'or, regorgeaient de l'élégante cohue que le marchand d'or avait cru devoir inviter aux fiançailles de sa fille.

Amaury de la Rochefontaine, superbe, magnifique et rayonnant de bonheur, ne quittait pas sa fiancée.

Jacqueline, qui ne songeait qu'à son fils adoré, écoutait d'une oreille distraite les paroles toutes de tendresse enveloppante que lui prodiguait le beau marquis.

Quant au banquier, il allait d'un groupe à l'autre, recevant les félicitations de ses invités, plastronnant suivant son habitude, lançant de temps en temps un coup d'œil rapide vers M<sup>lle</sup> Verdier à laquelle il avait dû faire doucement violence pour qu'elle assistât au dîner.

La jeune institutrice se tenait modestement à l'écart, comme si elle s'effrayait de se trouver au milieu d'un monde trop brillant pour elle...

Favraux semblait avoir complètement oublié les menaces de Judex, lorsque Cocantin, qui, impeccable dans son frac de soirée, s'était mêlé aux invités, s'approcha du banquier.

Prenant un air solennel, il lui murmura à l'oreille, sur un ton d'énigmatique importance :

- Tout va bien !

La vérité était que le détective avait en vain fouillé le château de la cave au grenier, exploré les communs et les dépendances, sondé les buissons les plus épais du parc ; il n'avait absolument rien trouvé... sauf Favraux... qui, à l'abri d'un épais berceau de verdure, échangeait avec M<sup>lle</sup> Marie les plus tendres propos.

Cocantin n'eut d'ailleurs pas le temps de bluffer davantage.

Une porte s'ouvrait à deux battants, laissant apercevoir un majestueux maître d'hôtel, qui lança d'une voix sonore :

- Monsieur est servi !

Les convives pénétrèrent dans la superbe salle à manger du château où les attendait une table merveilleusement décorée.

Dans cette atmosphère toute de plaisir et de bonne chère, promptement la conversation devint brillante, animée...

Par instants, un éclat de rire féminin, sonore comme un choc de cristal, dominait le ronronnement actif des bavardages emmêlés...

Compliments, potins, critiques, médisances allaient leur train habituel...

Dans un salon voisin un orchestre égrenait en sourdine tout un chapelet de valse lentes... lorsque Favraux se leva, la coupe à la main, pour porter le toast d'usage.

La pendule monumentale fixée à l'un des panneaux de la salle marquait exactement dix heures moins deux minutes.

Le silence s'établit non sans peine.